

Les paradoxes d'un maître livre, Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [éd.] : *La poésie québécoise des origines à nos jours*, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Typo, 2007

Nelson Charest

Volume 11, Number 2, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000530ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000530ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charest, N. (2008). Review of [Les paradoxes d'un maître livre, Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [éd.] : *La poésie québécoise des origines à nos jours*, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Typo, 2007]. *Globe*, 11(2), 208–212.
<https://doi.org/10.7202/1000530ar>

question résume cet aspect de l'essai: «Peut-être ma lecture de *La route d'Altamont*⁵ et du grand voyage continental d'Éveline ne renvoie-t-elle qu'à mes propres fantasmes, qu'à mon propre départ?» (p.55) «Le fantasme d'Escanaba, c'est aussi l'histoire de ma propre itinérance identitaire» (p. 139), confesse-t-il par la suite. Il en résulte un ton parfois mélancolique et souvent touchant, un ton qui fait de ce livre une sorte de confession ou de bilan intellectuel. Surtout, il en résulte un essai subtil qui refuse d'adopter des points de vue trop tranchés sur des questions délicates et toujours d'actualité: jusqu'où doit-on favoriser le métissage culturel? Le nationalisme québécois de la Révolution tranquille est-il responsable du déclin de la francophonie en Amérique du Nord? Est-ce au contraire grâce au nationalisme que cette culture survit aujourd'hui? Ou encore: le français a-t-il encore un avenir en Ontario ou au Manitoba? Au sujet de cette dernière question, Paré refuse d'adopter un point de vue trop pessimiste. Par contre – et c'est ici que la «littérature de la trace» trouve un sens –, le lecteur sent bien que le rêve d'une Amérique du Nord francophone appartient au passé, que le «fantasme d'Escanaba», justement, fut d'abord et avant tout un fantasme.

Antoine Boisclair
Université Laval

Les paradoxes d'un maître livre
Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [éd.]
La poésie québécoise des origines à nos jours
nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Typo,
2007.

On ne peut reprocher à Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, compilateurs depuis 1981 de cette anthologie de *La poésie québécoise des origines à nos jours*, de manquer de continuité. Un même principe préside aux trois éditions de cette compilation, celui de prioriser le contemporain. Ainsi, les auteurs affirmaient avoir voulu, d'abord, refléter «le point de vue de lecteurs du début des années quatre-vingt [et ne pas] prendre prétexte d'un recul insuffisant pour éviter d'inclure les poètes les plus actuels» (1981); puis opérer «un choix plus rigoureux [entraînant] la disparition de plus d'une trentaine

+ + +

5. Gabrielle ROY, *La route d'Altamont*, Montréal, Éditions HMH, 1966.

de poètes [dont] plusieurs poètes du XIX^e siècle» (1986). Enfin, pour cette récente édition, les compilateurs réaffirment :

L'objectif [...] demeure fondamentalement le même, tout en proposant, pour la première fois depuis la réédition en 1986 chez Typo, une importante mise à jour qui veut rendre compte, d'une manière forcément partielle, de la production poétique contemporaine (2007).

On voit mal, une fois cette continuité reconnue et réaffirmée, la nouveauté d'une attention portée à la production contemporaine, ce souci ayant présidé à l'entreprise dès les débuts et étant, par ailleurs, toujours accompagné d'un regret de ne pouvoir offrir plus de place aux poètes actuels. Le paradoxe ici, il me semble, est que ce principe qui favorise le contemporain a lui-même vieilli depuis 1981. En effet, si le corpus national change au fil des ans, c'est non seulement parce que des œuvres s'ajoutent à celles préexistantes, mais aussi parce que notre lecture elle-même des œuvres anciennes change. Il est inutile de rappeler que la réception joue un rôle dans la constitution d'un corpus national, que des œuvres oubliées peuvent ressurgir au fil du temps, non comme reliquats du passé, mais au contraire comme lieux de gestation de transformations actuelles. Il me semble, par exemple, que nous ne lisons plus Eudore Evanturel, Jean-Aubert Loranger ou Sylvain Garneau, en 2008, comme nous le faisons en 1981 ; que ces œuvres nous apparaissent aujourd'hui plus neuves que d'autres œuvres subséquentes. Il me semble surtout que l'éternel mouvement de balancier, qui veut instaurer la nouveauté sur la base de l'oubli d'un passé récent, ne peut plus appliquer cet oubli en 2008 à la même génération qui était oubliée en 1981, et qu'au contraire on devrait pouvoir réintégrer des œuvres qui *devaient* être oubliées à leur heure, mais qui ne gênent plus maintenant. Qui craint aujourd'hui, sérieusement, les chansons naïves et rimées du XIX^e siècle, la poésie épique d'un Fréchette ou religieuse d'une Lasnier ? Ne goûte-t-on pas un plaisir nouveau – autre principe cher aux compilateurs – à les lire aujourd'hui avec un certain détachement, sourire en coin, précisément comme témoignages d'un passé révolu ?

Or, les auteurs ont prévu cette objection et font amende honorable, sinon de l'évolution du sens critique depuis 1981, du moins des nombreuses anthologies publiées au Québec depuis cette date, la présentation débutant même par ce constat. Cette défense pose elle-même des questions, qui ne sont pas des moindres ; au moins trois selon moi, que j'expose en ordre d'importance. La première touche la principale innovation de cette réédition, que je tiens ici à saluer, et qui consiste à faire une place non seulement à la littérature migrante, mais aussi aux « nombreux poètes de langue anglaise

actifs surtout à Montréal et en Estrie» et à la «poésie des Amérindiens du Québec» (p. 8-9). Mais si les auteurs citent l'anthologie de Pierre DesRuisseaux⁶, ils oublient la bilingue *Anthologie de la poésie des Cantons de l'Est au 20^e siècle*⁷, exemple rare mais peut-être représentatif d'un corpus à deux voix, d'ailleurs édité à la fois par des maisons québécoise et canadienne-anglaise. La seconde réserve, plus fondamentale à mon sens, concerne le silence autour de l'anthologie de Yolande Grisé, *La poésie québécoise avant Nelligan*⁸. Puisque les auteurs favorisent un corpus contemporain, il aurait été aisé et compréhensible de mentionner cette dernière comme un pendant de leur propre anthologie, et de reléguer là l'ancien pour mieux s'appropriier le nouveau, ce qui n'est certes pas la position la plus embarrassante sur le plan stratégique. Or, malgré la part qui toujours s'amenuise de la poésie d'avant le XX^e siècle, l'ouvrage se présente encore comme un panorama «des origines à nos jours», ce qui explique probablement qu'on ne puisse concéder à Grisé l'importance de sa contribution. Ma troisième réserve concerne le changement apporté au titre de l'anthologie de Bonenfant, Horic et Théoret: «*Grands (ou longs) poèmes de la poésie québécoise*» (p. 8). Ces compilateurs s'expliquaient pourtant sur les raisons du choix du qualificatif de «grand» poème et précisaient que la longueur n'était qu'un des aspects retenus. Ce choix ne manquait pas de courage, puisqu'on considérait que la «grandeur» engageait une appréciation de la valeur du poème, donnée encore taboue dans la poésie québécoise. Le rappel par Mailhot et Nepveu de la longueur des poèmes ne rend donc pas justice à ce choix critique, et tend à se muer en jugement négatif sur l'ennui provoqué par leur lecture. Mais nous touchons ici à un non-dit de l'anthologie Mailhot-Nepveu, qui tend précisément à éviter la longueur, la réservant par endroits à des noms déjà bien établis, priorisant de ce fait une forme plus restreinte. Pourtant, l'aspect formel n'apparaît jamais comme un critère de sélection sous la plume des compilateurs, ni dans la présentation ni dans les notices des auteurs, sauf pour expliquer les changements dans une œuvre, le cas échéant, et exceptionnellement dans la présentation, pour définir «un trait frappant de la poésie des vingt dernières années [, soit] le recul du poème en prose au profit d'une pratique renouvelée du vers libre» (p. 11).

+ + +

6. Pierre DESRUISSEAU [éd.], *Co-incidences. Poètes anglophones du Québec*, choix des textes et traductions par Pierre DesRuisseaux, Montréal, Triptyque, 2000.

7. Richard GIGUÈRE, Philip LANTHIER et André MARQUIS [éd.], *Anthologie de la poésie des Cantons de l'Est au 20^e siècle/Anthology of 20th Century Poetry of the Eastern Townships*, Montréal, Triptyque, 1999.

8. Yolande GRISÉ [éd.], *La poésie québécoise avant Nelligan*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1998.

9. Joseph BONENFANT, Alain HORIC et France THÉORET [éd.], *Les grands poèmes de la poésie québécoise*, Montréal, Hexagone, 1998.

Certes, il n'est pas simple de parler des formes de la poésie québécoise, qui s'est tant plu, après un asservissement aux formes du canon français, à rejeter tout dogmatisme, comme en témoigne l'onde de choc du surréalisme et de l'automatisme, forcément valorisés lorsqu'on favorise les générations récentes. Pourtant, le paysage formel évolue sur des périodes plus ou moins longues, et c'est précisément sa saisie globale comme la pratiquent les auteurs qui le rend si manifeste. Ainsi peut-on relativiser la valeur négative de la forme versifiée et la voir plutôt comme une première étape, à quoi succéderaient, par exemple, une époque du verset, une autre du vers libre, une autre du poème éclaté et de la constellation, une autre de la forme brève, etc. Qu'on le veuille ou non, des régularités se dessinent entre ces œuvres qu'on veut singulières; les voix néanmoins s'accordent, au moins en partie, et créent un ensemble qui a peut-être un sens défini. Les auteurs n'ont pas tenté ces regroupements, et c'est peut-être regrettable, puisque nul n'est mieux placé qu'eux, aujourd'hui, pour le faire.

Puisque cette anthologie n'utilise pas le critère formel dans la sélection des textes ou dans leur présentation, on peut dès lors s'attendre à ce que les poèmes eux-mêmes soient valorisés dans leur singularité. Mais il reste ici une dernière faiblesse, qui constitue, à mon sens, le paradoxe le plus fort de l'entreprise: le décalage entre les poètes et leurs poèmes. Les auteurs disent n'avoir pas voulu «alourdir un volume déjà imposant» et avoir dû «sacrifier la longue introduction historique qui figurait en tête des deux éditions antérieures, de même que la bibliographie qui, en fin de parcours, se voulait exhaustive» (p. 11). Ce choix semble dicté par le désir de ne pas entraver le contact direct avec les poèmes, de ne pas surcharger leur lecture par des commentaires critiques, et se confirme lorsque les auteurs affirment qu'ils n'ont «pas craint, dans plusieurs cas, de [s']écarter des jugements reçus, convaincus que la valeur de toute anthologie tient à la force des poèmes choisis plus qu'à la réputation des poètes» (p. 12). Or, on peut à tout le moins mettre en doute ces principes, pour au moins deux raisons. D'abord, il faut noter que les compilateurs ont ménagé des blancs après chaque poète, comme ils le faisaient dans les éditions précédentes (à cette nuance près que, la première édition étant dotée d'une riche iconographie, plusieurs de ces blancs se voyaient comblés par l'image). Ce principe, on le voit bien, est basé sur les poètes et non les poèmes (ce sont les poètes qui sont séparés, non les textes), et bien sûr contribue à «alourdir» un volume déjà gros. Mais encore, chaque nom de poète est suivi (comme dans les deux versions précédentes) d'une brève présentation biobibliographique, et parfois d'un commentaire sur l'œuvre entière, commentaire qui se résume généralement à quelques

qualificatifs synthétiques. Cette structure est donc franchement basée sur les poètes plutôt que sur les poèmes, et à la lecture, les textes semblent avoir pour fonction de *représenter* l'œuvre du poète plutôt qu'une langue, un corpus national ou un mouvement historique. Car évidemment les quelques qualificatifs de synthèse dans les présentations offrent une première idée des poèmes que nous lirons, et se crée alors un jumelage entre l'œuvre d'un auteur particulier et le poème cité. Cette stratégie, il est bon de se le rappeler, ne va pas de soi. L'*Anthologie de la poésie française* en Pléiade¹⁰, par exemple, qui pourtant est bien censée représenter un « canon », choisit plutôt de séparer l'ensemble par siècles, de présenter brièvement ceux-ci, puis de donner tous les poèmes à la suite, en les séparant du seul nom de l'auteur. La présentation de l'auteur, l'appareil critique (car il y en a un) et la bibliographie sont réservés pour la fin du volume, en plus petits caractères. Il me semble que cette solution permettait aussi (et mieux?) de ne pas « alourdir » le volume et, surtout, de faire passer les poèmes devant les poètes et devant les commentaires critiques, sans pour autant sacrifier ces derniers. Je perçois du reste ce paradoxe dès la déclaration initiale de Mailhot et Nepveu, lorsqu'ils prétendent s'écarter « des jugements reçus » : il faudrait bien se rendre compte que cette anthologie tient un rôle prédominant dans l'établissement de ces jugements. Elle est tenue pour le *vade-mecum* de la poésie québécoise par l'institution scolaire, elle contribue à façonner l'histoire de notre littérature, les éditeurs la consultent comme une autorité, et le néophyte s'y plonge pour découvrir ce qui s'est écrit depuis « les origines ». S'il est un maître livre qui fait autorité dans la poésie québécoise, c'est bien l'anthologie Mailhot-Nepveu. Pour reprendre leur expression, « peu de lecteurs » aujourd'hui remettent en question cette autorité, basée pour une part sur un « jugement » éclairé. Il est regrettable de voir ce jugement bafoué au profit d'une naïveté censée plaire au lecteur, mais qui en fait le berne.

Nelson Charest
Université d'Ottawa

✦ ✦ ✦

10. Jean-Pierre CHAUVEAU et Martine BERCOT [éd.], *Anthologie de la poésie française*, 2 volumes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000